

L'OMBRAGEUSE

(Suite)

IV

Si profond qu'eût été son chagrin, Derlon ne manqua pas le lendemain de se présenter ainsi qu'à l'ordinaire chez la jeune femme. Celle-ci achevait de s'habiller : elle le reçut à sa toilette. Incertain des dispositions où il allait trouver Isabelle, à peine Derlon se risqua-t-il à lui adresser la parole. Quelle appréhension, maintenant, quel serrement de cœur chaque fois qu'il abordait l'Ombrageuse ! Mais l'air ouvert et paisible dont elle l'accueillit lui fit voir tout de suite que rien à cette heure ne le menaçait. Il reprit courage : " Vous vous prépariez à sortir, commença-t-il ; vous avez bien raison... J'ai passé un instant aux Quinconces : la journée est délicieuse..."

— Ne me parlez pas des Quinconces, fit-elle en secouant la tête, j'ai d'autres projets : j'entends qu'aujourd'hui vous me meniez à la campagne...

Derlon n'en croyait pas ses oreilles. " A la campagne, fit-il. Avec moi ! " D'ailleurs, il sentit sur-le-champ combien cette exclamation, la surprise qu'elle trahissait, étaient maladroités : " Que je suis heureux, chère amie, s'empressa-t-il d'ajouter, que vous ayez eu cette idée !... Je n'osais point vous le proposer... Mais pourquoi ne

m'avoir pas averti, je n'aurais pas manqué de venir vous prendre en voiture... ”

“ Eh, fit-elle en riant, la première venue fera notre affaire... Ou bien nous irons à pied !... ” Derlon ne répondit pas. Tant de bonne grâce le trouvait mal préparé. Il ne pouvait plus accepter aucune joie sans se demander aussitôt de quel prix il allait devoir la payer. Avec une sorte de timide effarement, il continua de considérer en silence la jeune femme qui, debout devant une glace, ajustait sa coiffure. “ Eh bien, fit-elle ensuite, en se tournant vers lui, je suis prête... Qu'avez-vous à rester là, immobile ; je vous attends ”. Pour le mettre en mouvement, il fallut qu'elle lui posât la main sur l'épaule ; il se laissait conduire ainsi qu'un enfant : au seuil de l'hôtel, ce fut elle-même qui dut arrêter une voiture qui passait.

Une lumière un peu âpre emplissait la rue large, vivante et sonore. Isabelle ouvrit son ombrelle ; jusqu'au sortir de la ville, elle se tint muette et repliée, les traits voilés par l'ombre délicate de la soie. Comme ils s'engageaient, enfin, dans une longue avenue solitaire, elle se redressa et, penchant son clair visage, sourit doucement à Derlon qui rougit d'émotion. “ Je suis sûre, lui dit-elle en même temps, qu'après avoir été si durement congédié hier, vous vous êtes hâté de rejoindre Paulette et Boboli... Avouez que vous êtes allé leur demander quelle fantaisie encore une fois m'avait passé par la tête... ” Et elle le regardait d'un air de reproche affectueux.

Avec quelle vivacité il se défendit ! “ Je vous jure, Isabelle, que pas un instant, je n'ai eu cette pensée... Tout ce qui vous concerne, c'est de vous seule que je

prétends l'apprendre... S'il était des choses, au surplus, que vous ne voulussiez point me dire, je considérerais comme la pire déloyauté envers vous, croyez-le, de m'en enquérir auprès d'autrui... Et puis vos petites amies sont charmantes, mais ce sont bien les dernières personnes auxquelles je songerais pour m'éclairer sur vos sentiments..."

Touché aux larmes par la tendresse de la jeune femme, comme il balbutiait et ne savait plus que dire, elle lui imposa silence et prenant la main du jeune homme dans les siennes: "Oui, vous êtes bon, je le sais, fit-elle, quoi qu'il puisse arriver, cela je ne l'oublierai pas, soyez-en assuré..." D'ailleurs, se reprenant aussitôt, elle retrouva l'expression de gaieté naturelle et gracieuse qu'elle ne devait plus quitter et se mit à plaisanter le grave regard que Derlon continuait d'attacher sur elle.

Au pied des molles collines étagées qui ceignaient la ville, ils gagnèrent une petite auberge déserte où ils déjeunèrent seuls, dans la fraîcheur et le souffle des bois. Pas un instant, l'aménité de l'Ombrageuse ne se démentit. Derlon en était heureux jusqu'à l'exaltation. Que de reproches ne se faisait-il point pour avoir mis en doute, la veille, l'amitié et la sincérité d'Isabelle: il eût voulu s'en excuser à voix haute devant elle, afin qu'elle connût combien il était peu digne de ses bontés. Mais près d'ouvrir la bouche, la crainte le retenait de ne pouvoir trouver de mots assez délicats pour exprimer son émotion. Vers la fin de l'après-midi, pourtant, au moment de rentrer en ville, il ne sut contenir davantage l'effusion dont il était tout débordant. "Ah, chère amie, fit-il soudain, que ne puis-je vous faire sentir l'affection, le dévouement, le respect que j'ai pour vous. Souvent, malgré mon application et ma bonne